

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 28

Artikel: La Saint-Jean d'été
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198830>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La Saint-Jean d'été.

Hélas! comme tout change! La Saint-Jean d'été!... Ce mot, autrefois, n'éveillait que des idées riantes; aujourd'hui, c'est le cauchemar de nos ménagères, de nos bonnes ménagères — il en est encore, Dieu merci, — pour qui *trois déménagements valent un incendie*.

En effet, chez nous, la Saint-Jean, c'est l'époque du terme, la grande époque des déménagements.

Ah! ces déménagements! On a reculé tant qu'on a pu. Mais il a fallu s'y résoudre. D'un côté, la famille s'agrandit et il faut se mettre à l'aise; d'un autre côté, le chef de famille a eu une augmentation à son bureau, et l'on veut se loger mieux.

Mais pour arriver à ce résultat, que de peines. Depuis que l'on a donné congé, on ne vit plus. Madame ne sort plus pour aller tranquillement promener sa marmaille sur Montbenon, ou pour tailler une petite bavette chez une de ses amies, devant une tasse de café. A chacune de ses sorties, elle monte des escaliers, examine des appartements, fourre un nez soupçonneux dans des placards mal odorants, se chamaille avec des propriétaires ou des concierges; en un mot, ne vit, ne pense, ne rêve que pour trouver un logement à sa guise.

Puis, quand il est trouvé, on n'a fait que le plus joli. Il faut maintenant commencer à emballer. On ne sort plus du tout. Tous les moments de loisir sont employés à *rebouillir* dans les armoires, d'où l'on retire une quantité de reliques que l'on croyait disparues depuis longtemps. Règle générale: on ne se croit jamais trop riche que quand on déménage.

Puis le grand jour a lui. Dès l'aube, madame est debout, le jupon retroussé, et le verbe haut, elle aiguillonne son monde. Il ne s'agit pas de *pédzer* au lit, aujourd'hui: c'est jour de *remuage*. Les enfants en sont tout heureux: point d'école, autant de gagné. Monsieur, lui, aimerait tout autant être à son bureau, lire paisiblement sa *Tribune* avant que M. le chef soit venu, ou fignoler de jolies adresses en belle ronde sur les enveloppes de l'ad-mi-nis-tra-tion, mais il n'y a pas moyen. Il faut être là.

On déjeune à la hâte sur un coin de table et l'on se met à la besogne. Déjà les remueurs sont là. On entend leurs gros souliers ferrés sur les parquets. De leurs mains lourdes, quoique expertes, ils empoignent les meubles et les triment par les escaliers, sans trop de précautions. Madame les suit pas à pas, habile à éviter les chocs, prompte à s'assurer qu'on ne pose pas le buffet sur la grande glace du salon, et qu'aucun bibelot ne prend la poudre d'escampette. Elle est partout à la fois. On l'entend qui gourmande les remueurs, donne de l'ouvrage aux enfants, et trouve encore le temps d'échanger avec la voisine la petite causerie habituelle.

— Ma pauvre m'me Sophie, m'en parlez pas, je sais plus où donner de la tête.

Monsieur a cherché sans grand succès à se rendre utile. Il n'a voulu confier à personne le soin de dépendre la pendule, mais il a si bien travaillé qu'il a cassé le ressort. Il a voulu ensuite s'attaquer aux gros meubles, il n'a réussi qu'à se faire à la main une grosse ampoule très douloureuse. Il n'est pas habitué et son lorgnon le gêne. Il joue très bien la mouche du coche, jusqu'à ce qu'un des remueurs lui ait délicatement insinué qu'il fait chaud et qu'on boirait bien quelque chose.

Maintenant, il a trouvé son emploi. C'est lui qui verse à boire, et il ne s'en fait pas faute, heureux de cette mission, toute de confiance. Heureusement que madame est là, sans cela, à midi, les remueurs seraient incapables de continuer leur travail.

Enfin, tout est chargé. Il ne s'agit plus que de partir pour recommencer au nouveau logement, heureux que l'on est s'il ne pleut pas, si les rues ne sont pas trop encombrées. Peut-être, en passant sous le pont du chemin de fer, entendra-t-on une superbe craquée: ce sont les chaises et les tables qu'on avait *aiguillées* sur la déménageuse et qui ne peuvent pas passer. Peut-être, ce soir, en débarrassant, s'apercevra-t-on que la bûchette de pétrole a été jetée dans une corbeille de draps, ou que le jupon blanc de madame voisine avec les souliers des enfants. Ce sont de petits malheurs. Si l'on n'a rien versé, que l'on ne se soit pas fait mettre en contravention par les agents de police, que l'on ne se soit pas querellé avec les remueurs, ou avec le voiturier, ou avec d'autres locataires, qu'on n'ait pas trop écorniflé ses meubles, on peut s'estimer heureux.

Le soir, madame se couchera fière et heureuse de sa journée. Elle en a pour un mois maintenant à remplir ses armoires et à changer de place ses meubles, jusqu'à ce qu'ils soient tous comme elle l'entend.

Pour le badaud, surtout pour le célibataire, qui, lorsqu'il déménage, n'a qu'à emporter ses hardes et sa brosse à cheveux, la rue, le jour de la Saint-Jean, présente un spectacle intéressant. C'est charmant, tous ces intérieurs de ménage brutalement mis au jour, ces bibelots qui n'ont de valeur que par le souvenir, et dont on voit apparaître un coin; ces meubles, graves et solennels, qui prennent les allures comiques de gens en goguette. C'est touchant aussi, bien souvent, quand c'est un déménagement de pauvres; ces vieux meubles démodés, défraîchis, qui ont déjà couru tant d'appartements, monté et descendu tant d'escaliers, qui représentent tant de travail, d'efforts, et gardent un peu de la physionomie des êtres avec qui ils ont vécu.

C'était, il y a quelques jours, déménagement pareil. Entre les brancards de la charrette, le père de famille tirait à la roue; toute la famille, jusqu'au plus petit, encore pendu aux gredons de sa mère, toute la famille poussait, unie dans un même et touchant effort pour le bien-être commun.

Tout à coup — c'était dans une de nos rues

les plus montueuses — il y eut un sinistre craquement, et le char versa. Pêle mêle roulerent sur le pavé les matelas, les humbles meubles, les paquets de linge et les caisses de vaisselle. Pendant que toute la famille, un peu honteuse de ce débâlage imprévu, se hâta à recueillir tout son butin, l'aïeule, une vieille, au chef branlant sous son bonnet de dentelles, s'était assise sur une borne et pensait. De ses yeux, une larme, une toute petite larme, coulait, coulait lentement sur ses joues sèches.

D'une vieille cassette en sapin noirci par l'âge et qu'elle tient sur ses genoux, vient de rouler un tison précieusement conservé depuis la dernière Saint-Jean qu'elle a passée au village. Elle évoque le souvenir de ces vieilles et charmantes coutumes qui ne sont plus; elle revoit le beau tas de bois qu'ils avaient amassé, eux, les jeunes gens du village, et qu'ils allumaient si joyeusement à la tombée de la nuit. Elle revoit ses compagnons et compagnes avec qui, la main dans la main et les yeux dans les yeux, elle rondait de si bon cœur, autour du brasier. Une petite voix ironique chante même tout au fond de son cœur un de ces couplets:

Djan de la metanna,
 Piero dau subliet,
 Tiré don mè tsaussés,
 Fari dai bougnets.

Elle croit revoir près du mur de l'église les vieilles du village qui, les mains sous leur tablier, sont venues voir brûler le feu de la Saint-Jean et tourner les jeunes. Elle croit entendre encore son cœur battre sous son corsage, comme il battit un soir de la Saint-Jean, .. d'amour et d'espoir.

Hélas! depuis longtemps il est éteint le tison de la Saint-Jean, éteint l'amour qui lui brûlait le cœur, mais il a laissé sa trace profonde. Dans la rue froide et humide, devant tous ces indifférents qui sourient dédaigneusement, la pauvre vieille vient d'oublier ses misères et les dures réalités de la vie. Insensible à tout ce qui l'entoure, elle vient de vivre une minute, une minute ineffable, dans le passé si lointain, le passé des Saint-Jean d'autrefois.

PIERRE D'ANTAN.

Amitiés de fêtes.

Un grand nombre de sociétés ont saisi l'occasion de l'Exposition de Vevey pour célébrer dans cette ville leur fête annuelle. Après avoir eu dans leurs murs les chanteurs, puis les lutteurs, les Veveysans assisteront aux agapes des épiciers, des instituteurs, des boulangers, des abstinents, des Jeunes vaudoises, des sous-officiers et de bien d'autres collectivités. C'est un privilège auquel les hôteliers et les cafetiers doivent être sensibles.

Dans ces fêtes, il est rare que, à côté des amitiés de vieille date qui se raffermissent, il ne s'en noue pas de toutes nouvelles, entre des personnes qui ont fraternisé à la fin d'un banquet et qui ne se connaissent peut-être pas la veille. On échange de gais propos, on